

RÉAL BRISSON

Le père en mémoire



ROMAN

 LES ÉDITIONS
Sémaphore

Les Éditions Sémaphore
3962, avenue Henri-Julien
Montréal (Québec), H2W 2K2
Tél. : 514-281-1594
Courriel : info@editionssemaphore.qc.ca
www.editionssemaphore.qc.ca

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication ainsi que la Société de développement des entreprises culturelles du Québec.

Graphisme de la couverture : Christine Houde
Direction littéraire : Tania Viens
Correction d'épreuves : Annie Cloutier
Mise en page : Christine Houde

ISBN 978-2-924461-46-4

Dépôt légal : 4e trimestre 2018

© Les Éditions Sémaphore et Réal Brisson
Diffusion Dimedia
539, boul. Lebeau, Ville Saint-Laurent (Qué), Canada H4N 1S2
Tél. : 514 336-3941
www.dimedia.com

1

PARC

Une chaleur insupportable assiège la capitale depuis plusieurs semaines. Du jamais vu dans cette région du fleuve, même au fort de l'été.

Il est presque midi et, selon son habitude, Sam Quoquochi gravit Côte-de-la-Montagne qui donne accès au petit îlot de verdure aménagé au cœur du quartier historique. Mais cette fois, il s'est immobilisé sous l'un des chênes à l'entrée du parc. Non pas pour profiter d'un abri comme la plupart des promeneurs avisés. Plutôt pour écouter. Il a cru déceler un passage d'oiseaux migrateurs.

— Vous avez entendu ?

— Quoi ? s'oblige à répondre l'homme juste à côté de lui.

Vif geste vertical.

— Des oies sauvages.

— Impossible à ce temps-ci de l'année, ajoute le vendeur ambulancier affairé à distribuer des limonades à quelques touristes ruisselants.

— Étrange, marmonne Sam concentrant davantage son attention sur tout cri qui surviendrait d'en haut, car l'épais feuillage l'empêche de bien voir.

Le vacarme d'un autocar filant à proximité l'amène à s'aventurer à découvert pour scruter un ciel incandescent. Il peine à localiser la volée. La brusque sonnerie des cloches de l'église cathédrale le fait sursauter. Le long chant de l'angélus lui enlève tout espoir de retracer sa sauvagine. Il est midi tapant. C'est le signal de retraire vers les zones d'ombre, du moins jusqu'au milieu de l'après-midi.

Toute la ville respire au ralenti. Quelques artistes de rue arpentent les sentiers du parc dans l'espoir de dénicher un bout d'espace couvert disponible pour s'exécuter.

Légalement contrarié, Sam hésite à regagner le banc public qu'il affectionne, car quelqu'un s'y trouve déjà. Son attachement à cet emplacement

tient au caractère dramatique du lieu par la présence de vieux canons du Régime français qui ont servi sous Frontenac. L'imposante statue du commandeur colonial trônant derrière le banc fournit de surcroît l'ombrage approprié en ces jours de canicule.

Pour l'instant, Sam se contente de suivre à distance le spectacle de l'humoriste Zozo, qui se paye la tête des rares passants. Du haut d'une borne-fontaine qu'il utilise comme juchoir, le bouffon coiffé d'un bonnet à grelots examine tout un chacun pour débusquer la petite singularité qui vite deviendra l'objet de sa moquerie. Cette fois, la victime désignée est un homme dont le seul travers consiste à côtoyer une compagne qui le dépasse d'une bonne tête. Suffit au drôle de pointer le fautif tout en soulignant cet écart à la norme par quelques mouvements de mains en étagé au-dessus de sa tête pour captiver la clientèle comblée des terrasses qui assiste avec ravissement au verdict malicieux. La séquence gagne en intensité pour les regardeurs complices par le départ précipité du couple piégé qui, faisant mine d'être amusé, s'éclipse discrètement à l'intérieur d'une boutique.

Sam sourit. Il prend la direction de son banc mais ralentit devant le kiosque à journaux. La manchette vedette du *Soleil* l'a retenu : « *La Paix des Braves* a son prix » ; et en sous-titre : « Le gouvernement prêt à céder 25 % du territoire québécois aux Innus ». Sam parcourt la nouvelle, qui lui paraît suspecte. Illustrant le propos, quatre colonnes enchâssent une carte du Québec trépanée en son centre, bornant en rouge le prétendu territoire ancestral. De la vraie dynamite ! Aucune allusion au *scoop* à la une des autres quotidiens. Faudra attendre quelques jours et vérifier la véracité de ce qui, à première vue, tient davantage de la coutumière surchauffe médiatique.

La journée est éprouvante. Aucun signe de pluie depuis des lustres et toujours ce ciel crayeux qui propage son souffle corrompu. La fournaise ! Pourtant, à l'extrémité opposée du parc, la troupe des *ChikChok Bros.*, composée de cinq frères jongleurs, clowns et acrobates, a réussi à

maintenir en place une foule de vacanciers, des familles surtout, par ses tours spectaculaires et un humour désopilant. Perspicaces, ils ont étalé leur piste circulaire au pied des gradins montés en hémicycle sous les branches généreuses des ormes centenaires qui bordent cette partie des remparts de la vieille ville. Des vagues successives d'applaudissements mêlés aux explosions de rires résonnent dans tout le secteur et attirent les badauds d'un peu partout.

Profitant de l'engouement, Sam traverse en biais le petit parc à la pelouse ternie et se fond dans le lot des spectateurs. De là, il pourra observer à loisir la personne entièrement vêtue de blanc qui squatte son espace privilégié sans se faire remarquer.

Pendant tout ce temps, les numéros du cirque miniature battent leur plein dans l'arène exposée à l'ardeur tropicale d'un soleil sans pitié. S'épongeant le front en mimant l'inconfort de cette température extrême, un amuseur s'approche de Sam et le prend à témoin en manifestant, tout haut pour l'assistance, sa détresse dans un fort accent anglais :

— Ah! Je suis chaud!

Une spectatrice s'empresse aussitôt de corriger la tournure fautive :

— J'*ai* chaud!

Et l'artiste de répliquer toujours sur le même ton :

— Oh! Vous aussi?

Hilarité générale pour le public bon enfant qui en redemande.

Sans attendre la suite, Sam se précipite vers le banc convoité. La jeune fille s'est levée momentanément pour aller déverser les restes de son casse-croûte dans la poubelle de service. À son retour, Sam se tient debout devant le siège. Il n'a pas osé s'asseoir. Feignant l'ignorance, il amorce :

— Vous étiez assise ici?

— Si on veut.

— Vous avez choisi le meilleur endroit de tout le parc.

— Comment ça?

— C'est ici que tout arrive.

Elle reprend sa place, sourire en coin. Sam reluque l'autre partie de la banquette et, faute d'invitation, propose :

— On peut partager?

— Libre à vous. J'en ai pas pour longtemps. C'est ma pause de lunch. En s'asseyant à son tour :

— Moi, c'est Sam.

— Lou.

— Vous travaillez dans le secteur? ajoute-t-il en scrutant furtivement sa tenue.

— Hôtel-Dieu, tout près. Le sarrau est de mise à mon stage en psychiatrie.

Un vagabond a tendu la main sans les regarder. Chacun, assis à son extrémité de banc, se demande à qui s'adresse la sollicitation. Fouillant dans ses poches, Sam se tourne vers sa voisine :

— Moi, j'attends mon père.

Le flâneur reste planté devant eux en considérant la pièce de monnaie reçue et, visiblement peu impressionné, s'éloigne lentement sans dire merci. Après un coup d'œil entendu, Sam remarque :

— Il est peut-être muet.

Lou profite de cette complicité pour oser une indiscretion :

— Vous avez rendez-vous avec votre père?

— Non.

Intriguée :

— Est-ce que votre père sait que vous êtes là?

— Ça m'étonnerait.

Lou esquisse un geste vers Sam mais retient sa question. Sort une mandarine de son sac. Un léger parfum d'agrumes baigne leur petite enclave. Elle lui tend un quartier qu'il engloutit aussitôt.

— Il y a longtemps que vous avez parlé à votre père?

Un long silence, cette fois. Sam se lève et se dirige d'un bon pas vers la corbeille à déchet. Fait danser le couvercle à bascule d'une simple

poussée de doigts et régurgite le fruit à peine mâchouillé. Reprend sa place à son banc. Ses mots sont à peine audibles :

— Sept ans. Mon père est mort il y a sept ans à la *St. Joseph Reserve*, au Missouri.

— Une réserve indienne ?

Sam répondrait, mais rien ne glisse de sa bouche. La moindre pincée d'air lui fait l'effet d'avaler des cendres effervescentes. En s'appuyant péniblement aux planches du dossier, Sam se relève de crainte de suffoquer.

— J'ai soif.

Debout, sa tête est sortie de la zone de confort, et il doit plisser les yeux pour localiser la fontaine publique. Les canons pivotent soudainement sur leurs affûts, prêts à cracher le feu. Il détourne le regard vers la statue du grand défenseur de la cité, car il croit avoir perçu un mouvement du visage qui le fixe d'un air pathétique. Une poussée d'angoisse l'étreint jusqu'à la moelle. Chaque pas l'enfonce plus profondément dans une matière visqueuse. Sam esquisse le geste de se pencher pour desserrer ses sandales mais ne se rend pas. Il se tend de toutes ses forces dans l'espoir de contenir une menace d'épilepsie. Son corps est secoué, et l'écume montant à ses lèvres laisse des traînées sur le gazon. Affolée, Lou se lève et le soutient jusqu'au filet d'eau. Il s'asperge doucement.

L'espace reprend ses dimensions habituelles. Sam goûte ce moment d'accalmie et risque d'une voix encore fragile :

— Je devais avoir huit ou neuf ans. Mon père m'avait amené à la chasse.

Lou s'empresse de le retourner au banc.

— En fait, tout commence avec une histoire d'ours.

S'ensuivent des propos plus ou moins cohérents. Lou l'écoute à peine, trop occupée à l'installer sur toute la longueur du banc, soulevant sa tête sous laquelle elle a aplati son sac à dos. Ce confort horizontal accélère la descente de Sam Quoquochi dans sa mémoire. La présence de la garde stagiaire à son chevet est à peine ressentie.

2 OURS

Sam a basculé. Encore trop d'images éclatées forcent sa conscience, l'empêchent de s'accrocher. Il écarte les bras pour diriger sa chute. Sans transition, des souvenirs teintés d'odeurs familières défilent à distance en séquences ordonnées et ralenties. Pourtant, un fragment récurrent, bouillant, plus tenace, réussit à s'imposer. Se rapproche. Imprègne désormais tout l'espace disponible : une camionnette déglinguée fonce dans la campagne de Charlevoix.

C'est la Ford de l'oncle Arthur tant de fois repeinte, toujours au rouge. Le père de Sam tient le volant. Le véhicule s'est immobilisé. Son parrain a ouvert la portière :

— Nous t'attendions. Où étais-tu ?

Les voilà repartis. Le temps est au frais, ensoleillé. Sans doute en octobre au fort de la chasse, car les arbres sont en fête. Flotte dans l'habitacle empoussiéré une odeur tenace de bière et d'huile à moteur malgré les vitres entrouvertes. Sam est assis au milieu de ses deux héros et savoure, ébloui, une douce sensation de sécurité.

— Samuël, connais-tu l'aventure de l'ours qui s'était perdu dans la forêt de Bersimis ?

Sam retrouve l'oncle taquin avec une autre de ses fabulations animalières à épouvanter les enfants. Sur fond de musique grinçante, Arthur amorcé le conte à sa façon accoutumée :

— Sam, ce que je vais te raconter me vient d'une personne fiable...

Sam sait bien de quoi l'intrigue retourne. Rien pour l'effrayer. Petit, cette aventure l'avait captivé. Pendant des jours, l'ours écarté ne faisait que tourner en rond, « traîner » d'après l'observation du conteur, qui ponctuait ses fins d'épisode d'une bonne lampée de bière avant d'enchaîner. Puis, sans avertissement, Sam se souvient que l'oncle a interrompu

son récit et rabaisé sa vitre à toute vitesse. Du pick-up en marche, il a balancé sa bouteille sur un large panneau en bordure du chemin.

— Tiens! Au cas où tu aurais soif!

On pouvait y voir le dessin d'un aigle en vol, généreusement percé de balles de carabine. « Propriété privée — Accès interdit. Falconbec Co. »

— C'est quoi?

— Une compagnie américaine qui exploite une mine à ciel ouvert pas loin de la rivière Éternité. Territoire ancestral.

À ce lieu précis, la route se rétrécit brusquement, si bien qu'il leur faut continuer à pied. Par endroits, la piste est inondée en raison d'un barrage de castors éventré. Les marcheurs doivent alors contourner l'obstacle en circulant à flanc de colline. À quelques reprises, les têtes se tournent, en un mouvement presque synchronisé, vers une mare bourbeuse en contrebas pour observer des colonies de minuscules grenouilles qui plongent à leur passage avec l'effet d'un bruit continu de cailloux lancés en rafale.

Le chemin est long et Sam fait une bonne partie du trajet sur les épaules du père.

— Où est-ce qu'on va?

— Visiter Nannette, ta grand-mère abénaquise.

Arrivés à une clairière naturelle, les deux hommes se dirigent vers trois gros trembles. Leurs feuilles retournées vibrent sous l'effet d'une brise douce et soutenue. Pour l'enfant, c'est un endroit paisible, mais étrange. Ce n'est qu'en se rapprochant d'une petite butte désignée par son père qu'il se rend compte qu'ils sont dans un cimetière autochtone laissé à l'abandon. Quelques croix de bois renversées, certaines presque entièrement désagrégées, restent toujours visibles. Les deux frères sont maintenant immobiles. Tout le jardin est soudainement baigné de lumière. Les frères Quoquochi inclinent la tête en se tenant la main.

Retour au camion en silence.

— C'est vrai qu'on va chasser, papa?

Arthur en profite pour s'étendre de tout son long sur la banquette, une autre bière en main. Le père a sorti un petit calibre pour la perdrix. Sam hérite de la carabine. C'est donc lui qui mène la marche dans le sentier qui longe la rivière Fidèle. Croisant de temps en temps un écriteau, toujours le même, Sam manifeste sa crainte de rencontrer le propriétaire.

— C'est pas chez nous, papa.

— Tu penses ça, toi ? Tiens, regarde plutôt devant.

Une gélinotte à queue fine a figé au beau milieu de la piste graveleuse. Sam repousse le chien. Vise. Elle se réfugie sous le sapinage.

— Va la chercher, Sam.

Dès qu'il pénètre dans le bois, la poule sauvage décolle dans un vacarme de branches arrachées.

— J'en vois deux autres.

Sam mire la plus grosse. Tire. Elles s'envolent.

— Milites-tu pour la défense des perdrix ?

Sam oublie vite sa déconfiture, surtout que le père a l'esprit au jeu en ne manquant pas une occasion de le bombarder de cormes.

— Que dirais-tu d'un bon thé chaud ?

Là où le cours d'eau s'élargit, le père désigne une roche plate pour y préparer le feu. Sam alimente le foyer de sec. Le père s'adonne au pétrissage de la bannique. Une fois les flammes retombées, il enterre deux galettes dans le nid de braises.

Très rapidement, une fine odeur de farine grillée gonfle les narines. Joseph casse le biscuit et en donne au garçon pour la trempette. Étirant à souhait leur pause, les deux fixent à distance les bouillons causés en aval par le dégorgeement de la rivière. Le fils s'est tourné vers son père, dont le chantonnement s'accorde au fracas à peine perceptible de la lointaine cascade. À un moment, le soleil de fin de journée illumine le contour de sa tête. Transporté par cet éclat inattendu, Sam éprouve à vif

l'expérience d'un bonheur absolu. N'aurait-il pas voulu qu'on monte le tipi sur cette petite élévation et qu'on s'y installe pour toujours ?

Au retour de l'après-midi de chasse, l'oncle Arthur bondit de la boîte du pick-up où il s'était assoupi et se met à faire le pitre en fouillant exagérément dans la gibecière à la manière d'un chien rapporteur.

— Et le gibier ?

— Rien.

— Quoi ? Ici, y'a des perdrix à chaque coin de rue !

Arthur harcèle les chasseurs bredouilles pendant que la camionnette file vers Cap-Tourmente pour l'ouverture aux migrants du lendemain :

— Jos, tu aurais dû laisser le fusil à Sam. On aurait de quoi manger ce soir.

— Mais c'est moi, mon oncle, qui portait la 22.

— Et tu cherches à le couvrir en plus. Si c'est pas une honte.

Au passage à niveau qui leur coupe momentanément l'accès à la batture du fleuve, un train trop bruyant atténue la gaieté du petit Sam. Comme si cette masse de vitesse charriait avec elle l'obscurité.

L'échange inamical avec le propriétaire et quelques membres d'un club privé de sauvaginaires installé à proximité confirme son appréhension. Pour ne pas gaspiller la chasse de leurs voisins, les Quoquochi aménagent leur campement à une distance raisonnable sur la berge, mais les provocations verbales de quelques employés zélés et surtout éméchés affolent Sam, qui craint une rixe où son père, plus frêle que son oncle bagarreur, aurait le dessous. La brunante accentue ce climat d'incertitude.

La nuit est tombée. Sam a rabattu son sac de couchage au-dessus de sa tête pour ne pas entendre les remarques désobligeantes qui ont doublé en intensité à la faveur de la noirceur. On y retrouve l'habituelle litanie des récriminations touchant les privilèges fiscaux des Indiens, leur appétit territorial illimité, leur racisme déguisé, leur délinquance

proverbiale, leur propension naturelle à l'ivrognerie et aux activités illicites pratiquées en toute impunité, sans oublier les multiples passe-droits et autres gratuités en matière de chasse, de pêche, de commerce et d'éducation dont ils seraient les seuls bénéficiaires. Au terme de chaque invocation, l'oncle bouffon tend bras et mains vers le ciel et répond de son plus bel accent grégorien :

— *Ora pro nobis.*

Sam s'est endormi. Avec la marée baissante, plusieurs centaines d'oies gloutonnes se sont aventurées à mi-chemin sur la batture pour dévorer le scirpe. Seules, leurs plaintes remplissent désormais un ciel en feu. L'enfant veut se joindre à leur chant rauque. Mais dehors, c'est l'accueil imprévu d'un matin sans odeur et sans vie. Il n'y a ni camion, ni horizon, ni personne. Il n'est même pas sûr de se trouver à Cap-Tourmente bien que sa mémoire résonne toujours des cris vigilants des migrateurs.

Un sifflement perçant l'avertit d'un danger imminent. Il a tout juste le temps de se réfugier à l'intérieur de la maison qu'un train rugissant débouche du brouillard. L'odeur ne trompe pas. C'est un ours. Épouvanté, Sam lui coupe l'entrée de la porte principale et se précipite aux fenêtres laissées ouvertes pour sécuriser le logis. La bête fauve rôde et fait vibrer tout le bâtiment. Sam croit défaillir. Cri ininterrompu.

3 (S)CÈNE

Au banc du petit parc, sa voisine inquiétée par ses tremblements a remis Sam en position assise.

Chavirée, Lou s'évertue à le sortir de son cauchemar. Des promeneurs alertés se sont approchés. D'autres curieux ont compris la mystification et ricanent à distance à la vue d'une mascotte improvisée des fêtes de la Nouvelle-France qui tente de corriger cet impair involontaire en multipliant les mimiques divertissantes. Sam fixe toujours l'imposante figure : un ours en peluche coiffé à l'iroquoise s'agite devant lui.

Les badauds se sont dispersés. Un ciel chargé d'humidité traîne des nuages pansus et comateux. Tous ont à cœur de se ménager. Les respirations se font plus lentes. La petite oasis a retrouvé sa tranquillité. Pour se détendre, Sam a fait quelques pas en direction de la partie ombragée de Frontenac.

Curieuse, Lou s'est rapprochée de la statue.

— Tu es Indien ?

— Par mon père seulement. Il est rattaché à Betsiamites, une réserve innue sur la Côte-Nord. Aujourd'hui, on dit plutôt Pessamit, bien que des aînés se servent encore d'un nom ancien, Bersimis.

— T'as pas l'air indien.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Embarrassée, Lou cherche les mots appropriés pour corriger sa maladresse. La remarque de son interlocutrice le laisse pensif. Très jeune, Sam a été témoin des nombreux désagréments accolés à l'identité paternelle. D'abord embrouillé, un événement douloureux surgit à la surface. Sam ferme les yeux et convie du coup Lou à un lointain souper familial.

— Tout le monde à table !

L'hôtesse a parlé. Elle file vers la salle à manger pour y déposer un énorme poisson au milieu de la table rallongée. Jour de visite de

la belle-famille de Joseph Quoquochi à l'occasion de la fête des Pères. Terrain miné.

Chacun a pris place où bon lui semble, bien qu'on ait gardé les deux bouts de meuble pour le père et le grand-père maternel de Sam. Tous les Rossignol sont là. La grand-mère Anne, qui a finalement cédé aux pressions exercées par ses trois filles : Mado, Esther et Rachel, la mère de Sam. Il y a aussi Méganne, la fille du couple Mado-Philippe, qui se montre, comme à l'accoutumée, méfiante vis-à-vis du cousin. Sam subit les effets collatéraux de l'hostilité des Rossignol à l'endroit du père.

Rosa, une amie d'enfance d'Esther, est la seule invitée extérieure au clan.

Tous sont sagement assis, à l'exception du grand-père pris soudainement de tics nerveux. Sa maladie dégénérative est connue de tous les dîneurs, qui détournent le regard par bienveillance lorsque des mouvements violents et répétés de la mâchoire inférieure le mettent en déséquilibre, risquant à tout moment d'expédier le pauvre homme sur le carrelage.

Seul le père de Sam est resté debout et répartit en portions égales le saumon bien égoutté.

— Heureusement que quelques poissons ont pu échapper à l'épuisette des Indiens, jette la grand-mère d'un ton faussement amical.

Rires discrets de la tablée à l'exception de l'épouse, sentant que sa mère est sur un pied de guerre depuis son arrivée.

Tous ont foncé dans leur assiette, ne prêtant qu'une attention polie au grand-père, ingénieur forestier à la retraite, qui enfile, depuis son entrée dans la maison, ses histoires d'ours à chaque occasion que ses convulsions faciales lui laissent un répit.

— Une autre fois, c'était Ghislain Méthot qui avait eu la peur de sa vie. Je l'ai bien connu du temps que je m'occupais encore de ma pourvoirie en Mauricie. C'est arrivé souvent qu'il m'a envoyé des clients pour la grosse chasse. Toujours est-il qu'un jour, un ours lui est monté dans le dos pendant qu'il changeait une crevaillon.

À la vue du mari en train d'agiter son couteau de table en tous sens pour simuler la mêlée qui s'en est suivie, l'épouse agacée l'exhorte à se rasseoir.

— Mange, Victorin, mange!

— Par chance qu'il avait sa barre de cric dans la main. C'est ce qui l'a sauvé. Le seul problème, c'est que notre homme n'a jamais pu retrouver ses dents. Fouille, puis fouille autour du pick-up. Rien. On pense encore que l'ours est parti avec.

Philippe, qui cherche à rester dans les bonnes grâces du beau-père, est le seul à rire de l'anecdote. Ne lui a-t-on pas confié récemment la gestion du commerce familial?

Rachel a remarqué que sa mère chipote sa nourriture. Elle est sur le qui-vive. Elle tente de croiser le regard d'Esther. Manifestement, Anne Rossignol a ciblé la copine Rosa captivée par la peinture fixée au mur du fond.

Sonnerie de cellulaire. Joseph entame une conversation en innu-aimun en se dirigeant vers son atelier. Toutes les têtes suivent Joseph comme s'il avait établi le contact avec des extra-terrestres. La grand-mère en profite pour relancer Rosa :

— Comment trouvez-vous l'œuvre de mon gendre?

D'un seul mouvement, tous les yeux passent à l'immense toile exposée.

Calqué sur la *Cène* des évangiles, le tableau évoque une scène d'adieu entre un maître et ses douze jeunes étudiants quelque peu éméchés. Magnifié d'une auréole de lumière associée à la sainteté, un vieux sage nu, corde de pendu enroulée autour du cou, préside à cette étonnante cérémonie où pain et vin ont été distribués et consommés jusqu'à l'ivresse. On y retrouve l'esprit provocateur de l'apprenti des Beaux-Arts qui voulait honorer le passage de son maître libertaire, licencié par la direction pour des motifs reliés aux sempiternelles querelles esthétiques d'anciens et de modernes.

Ce qui choque la belle-mère bigote : avoir eu le culot de représenter un lunatique à poil aux attributs de Christ trônant, à la veille de son immolation, au milieu de ses évangélistes bourrés comme des cochons.

— Tout un exemple pour les enfants, vous ne trouvez pas ?

L'épouse se porte à la défense de l'époux :

— Tu ne tiens pas compte du contexte dans lequel le tableau a été réalisé, maman.

— Je tiens compte de ce que je vois. Hey !

Rachel se tourne vers Sam.

— Va chercher ton père et dis-lui qu'on l'attend pour achever.

— Les artistes n'ont-ils pas toujours traîné avec eux une petite aura d'anarchie ? observe prudemment Rosa.

— Comme les Indiens, riposte la grand-mère.

— Je me doutais bien que tu en viendrais là, ronchonne la mère de Sam. C'est sa lubie. Tu souhaites quoi ?

— T'ouvrir les yeux.

— Tu t'y prends mal.

— Es-tu capable de m'expliquer où ton mari tire tout son argent ? *Nobody knows!* Gros 4x4, voyages, maison payée comme par enchantement. C'est le salaire d'un artiste, ça ? T'aimes peut-être mieux pas le savoir. Dites-moi franchement, un vrai père peut-il toujours être absent de la maison ? À moins de subir sa responsabilité parentale comme une paternité imposée.

— Qu'est-ce que tu veux insinuer ? s'insurge Rachel d'une voix glaciale. Malaise général. Long silence. Mais la grand-mère ne lâche pas le morceau :

— Ils ne sont pas comme nous, c'est tout.

— C'est reparti ! raille Rachel.

— Qu'est-ce que vous avez à me regarder de même ? Ils se disent différents de nous. C'est du monde mélangé plus qu'autre chose. En fait, ils sont comme toi puis moi.

— Faudrait vous décider. Ils sont pareils ou pas pareils? blague Joseph, de retour dans la pièce par la cuisine avec une nouvelle bouteille.

Nerveux, Philippe tend un verre encore plein. Sam a suivi Joseph avec un imposant gâteau des anges. Heureuse que le principal intéressé soit revenu sur l'échiquier, la belle-mère enchaîne :

— Presque pareils. En fait, si on regarde de plus près, on s'aperçoit qu'il y en a plusieurs qui vivent bien mieux que nous. Mais, ils sont critiques. Pas facile à contenter, ces gens-là, croyez-moi.

Mado souhaite adoucir le débat :

— Le danger, c'est d'appliquer ça à tout le monde, maman.

Galvanisée, la grand-mère sonne la charge :

— Ils sont tellement habitués à tout se faire donner du papa gouvernemental. Qu'est-ce que vous voulez? Quand tu vis en quêteux depuis des générations, tu développes une culture de sans-dessein.

Puis elle jette un regard défiant vers Joseph en train de caler son verre d'un trait. La tablée est sur les dents. Tous reconnaissent qu'elle est allée trop loin. La vieille dame sait que la joute arrive à son terme :

— Toute histoire a un début et une fin. Quand on est réduits à vivoter à l'intérieur des clôtures d'une réserve, l'avenir ne s'annonce pas très prometteur pour la nation. C'est le dernier refuge, mon ami. Le canot d'écorce a coulé.

— J'ai entendu assez de niaiseries pour aujourd'hui, bouillonne Joseph, pour qui la tentation d'arracher brusquement la nappe devient trop forte.

Cri de Rachel. La poissonnière est renversée. Sur fond de vaiselles éclatées, les convives reculent tous d'un même mouvement. Seul le gâteau, après avoir fait un tour complet sur lui-même, reste à peu près intact, mais dans une position de tour de Pise. Les petits pains ont ricoché par terre et roulent encore sous les chaises. Joseph esquisse le geste d'avaler une dernière lampée à même la bouteille, mais se ravise et

la dépose délicatement sur la table. Du revers de la main, il la fait basculer à la manière d'un joueur d'échecs couchant son roi. Fin du repas.

Rachel se dirige vers la fenêtre pour calmer sa rage, puis pivote sur elle-même et menace Joseph de l'index en vociférant, la voix étranglée de sanglots :

— Tu as franchi les bornes. Tu fais peur. Va-t'en!

Sam intervient. Tire son père par le bras.

— Viens, papa.

Joseph ne résiste plus. La petite main escorte le chef hors le cénacle familial jusqu'au bas de l'escalier. Dehors, c'est déjà tout sombre. Quelques rafales de vent frais rappellent que l'été tarde à s'imposer. Sam frissonne. Sur le trottoir, ils lèvent la tête vers le réverbère qui n'arrive pas à maintenir sa lumière.

— Je dois y aller, Sam. Si seulement je pouvais t'amener avec moi...

Tout le corps de Joseph se met à trembler. Il retarde le moment de serrer le garçon dans ses bras de peur de le troubler. Il perçoit un mouvement de rideau à l'étage. La famille les observe. *Oserait-il partir avec l'enfant?*

Le père ramène le fils contre lui. Gonflé de tristesse, le garçon se raidit. D'un geste taquin, Joseph lui a pincé les narines. Lui souffle tout en posant son front contre le sien :

— Rentre maintenant. L'air est cru.

Et le pousse légèrement vers la porte.

Tout le secteur est désormais privé de lumière. Le père entre dans la nuit.

À son retour dans la salle à manger, Sam est embarrassé par la manifestation de sympathie appuyée que lui prodigue la famille, ne saisissant pas encore tout à fait la gravité de cette rupture. Personne n'a remarqué le grand-père gisant inerte sous la table, dans une coulée de sang et de vin métissés, une grosse tête de poisson dans les mains.

VIGILE

L'air songeur, Lou amorce son départ.

— Tu nous quittes si vite?

— Je suis déjà en retard à ma réunion.

Sam irait bien se désaltérer à la fontaine du parc, mais y renonce de crainte que la stagiaire ne profite de l'occasion pour s'éclipser.

— Ta grand-mère a orchestré sa fuite.

— Elle devait y travailler depuis un certain temps.

Sam est réconforté de voir Lou mijoter des questions.

— Ton père n'est jamais revenu?

— Oui. Au début, il venait faire son tour. M'apportait des cadeaux, des jeux surtout. On sortait beaucoup. Le zoo, l'aquarium. J'aurais voulu rester avec lui, mais c'était impossible. N'habitait plus Québec. Par la suite, les visites se sont espacées.

Sam préfère ne pas poursuivre.

— Et puis, il a cessé de se montrer, conclut l'étudiante, dont l'affirmation coupante l'empêche pour l'instant de se dégager de l'échange.

— Ma mère était affolée, ne sachant trop comment s'y prendre pour boucher le trou. Elle voyait bien que j'étais en train de m'effriter. J'imaginai qu'on était à la merci de n'importe qui. Une sorte de panique s'était emparée de la maison : serrure supplémentaire aux portes, fenêtres du sous-sol condamnées. Et je commençais à éprouver de sérieux problèmes de sommeil.

Sac en bandoulière, Lou se met en route en direction de l'hôpital et, par pure courtoisie, autorise d'un geste entendu de la main son raconteur à l'escorter, s'il le veut bien.

Si l'intérieur de la maison paraît relativement sécuritaire, le jeune Sam juge son périmètre toujours vulnérable. À l'insu de sa mère, il se

rend, la nuit tombée, installer dans l'arrière-cour de petits pièges pour animaux à fourrure qu'avait jadis utilisés son père sur le territoire de chasse familial. À la pointe du jour, il court désamorcer ses attrapes.

Une nuit, un rôdeur voulant s'introduire dans le garage se retrouve avec des tranchants refermés sur sa cheville. Le lendemain, deux policiers cognent à la porte. Sourire en coin, le sergent-chef Côté, une connaissance d'enfance de sa mère, raconte qu'à sa sortie de l'hôpital, l'éclopé s'est présenté à la Sûreté pour dénoncer le sauvage qui pose des trappes à crampes dans tout le voisinage.

Visite au garage et confiscation du matériel incriminant. Sans plus.

Très vite, la nouvelle du larron piégé par un enfant gagne toute la rue. Cette stature boursoufflée de héros local se répand bien malgré Sam jusque dans la cour d'école. Il arrive et on l'entoure. Il vit l'âge d'or de son règne. Cette griserie est pourtant à risque. Des plus vieux, dérangés dans leurs prérogatives, n'attendent qu'une occasion pour remettre les pendules à l'heure.

Une fille, Marie, bousculera bien involontairement l'échiquier du petit roi. Une fusion récente des municipalités a aboli les balises paroissiales naturelles en amenant une nouvelle clientèle d'enfants d'un faubourg populaire à l'école fréquentée par Sam. La lumineuse Marie est de ce détachement.

Elle est son premier grand feu. Il lui arrive de la raccompagner chez elle, de porter ses livres. Même qu'un jour, il se permet de brasser un peu fort un morveux qui voulait la forcer à passer aux maisons pour la vente de chocolat. Le leader de la bande derrière ce trafic de taxation n'a pas apprécié l'initiative. Renvoyé de plusieurs écoles, il a la réputation d'un bagarreur, d'où son surnom de Slash Larue. Sam l'évite comme la peste.

Loin d'être une élève modèle, Marie écoule le plus clair de son temps aux Galeries de la Cité en compagnie d'autres décrocheurs. À l'occasion, l'ange gardien sèche la classe pour se rapprocher de sa madone.

Marie danse, danse.